

Avec J. Guitton, dans “Dieu et la Science” (Paris Match)

Positivisme rationnel de l’Islam

par le professeur Abdelaziz Benabdellah
Membre de l’Académie du Royaume du Maroc
et des Académies Arabes

Un ouvrage de grande actualité, dans le monde bouleversé d’aujourd’hui, vient de voir le jour. C’est “Dieu et la science” (éd. Grasset), dans lequel un entretien animé affronte respectueusement le philosophe catholique Jean Guitton et deux docteurs es-sciences, Grichka et Igor Bogdanov. Le but visé est la réconciliation de la science et de Dieu. “Paris Match” (n° 2205) publie un questionnaire que l’écrivain André Frossard examine avec Jean Guitton “C'est le match du Dieu de la raison contre le Dieu de la révélation”.

L'auteur reconnaît bien qu'il y a deux Jean Guitton, le catholique, né en même temps que Jésus-Christ et le philosophe quelques siècles plus tôt, avec les philosophes grecs. Cette alternance du spirituel et du scientifique dans la pensée d'une même personne nous rappelle celle d'Ibn Sina (Avicenne), incarnant le positivisme rationnel de l'Islam. Il y a, certes, “une alliance, une convergence encore plus obscure entre les savants, les physiciens et la connaissance théologique, entre la science et le mystère suprême”.

Pour le double Guitton, “l’humanité entière cherche Dieu, son livre sera “un guide vers le siècle prochain, chargé de spiritualité”. Il s’en sent capable, car - dit-il - j’ai rencontré Dieu, pour la première fois de ma vie, aux confins de la science moderne, je l’ai vu. Il était là, devant moi, merveille d’harmonie, d’ordre suprême, embrasant le tourbillon des atomes comme celui des galaxies, illuminant la nuit de la matière, comme celle du cosmos”. Ce livre - souligne-t-il encore - contient la preuve que le vieux conflit entre le croyant et le savant est désormais dépassé, le temps est venu pour une rencontre entre les savants et les théologiens”. J’ose souligner ici que cette contingence s'est déjà révélée adéquate, avec l'avènement d'Avicenne (980-1037 ap.J.), grand philosophe musulman dont l'oeuvre, en Orient, alliée à celle d'Averroès, cet autre grand savant théologien andalous (1126-1198 ap.J.), permet aux scolastiques

de connaître Aristote et la pensée grecque. Guitton, lui aussi, sent que pour mieux connaître le “Dieu de la foi”, il faut parvenir à “mieux saisir ses desseins, sa volonté en regardant les choses qu’Il a créées, c'est-à-dire l'univers”, or, pour observer l'univers, la seule foi ne suffit plus ; il nous faut recourir à la raison” ; “mais - reconnaît Guitton - la foi n'est pas donnée à tout le monde ; pour la recevoir il faut, en quelque sorte, être frappé par la grande lumière” ; c'est aussi cette grande lumière qui constitue le substrat de la foi, chez le grand savant mystique médiéval, Avicenne. Il est vrai que la position d’Averroès, un siècle plus tard, a suscité en Occident le “grand combat entamé par Saint Thomas d’Aquin vers 1250 ap.J ou encore par le concile Vatican I, qui ont pour but de définir la position favorable de l’Eglise sur le rapport que la foi devait entretenir avec le rationalisme”.

A notre sens, ce grand docteur de l’Eglise, théologien et philosophe (1225-1274 ap.J.), ose déjà reposer sa métaphysique, comme ses prédécesseurs musulmans, sur le concept que Dieu existe seul par lui-même et son existence est établie par une suite d’arguments rationnels qui tend à prouver que Dieu est l’ordonnateur souverain du monde. Ce thomisme, la plus grande synthèse théologique du Moyen Âge, vise à réconcilier - il y a déjà sept siècles (1273-1991 ap.J.), l’essentiel de la pensée d’Aristote avec les dogmes chrétiens, alliance qui demeura forte jusqu’à Descartes, créant le courant de pensée contemporain dit néothomisme dans lequel une philosophie bien entendue embrasse la vraie théologie. Notre cher Guitton a eu, donc? le mérite de nous rappeler ce processus agissant, à la fin du XX^e siècle, en nous dépeignant cette lumière bouleversante dont les “mécaniciens de l'esprit” n'ont pu déclencher la perception des phénomènes lumineux, laquelle réside dans cette “aptitude au divin” qu'est l’âme.

Le savant de cette aptitude a été révélé par Avicenne qui définit la philosophie morale comme la

connaissance des vertus et de leur mode d'acquisition, pour la purification de l'âme. "La philosophie souligne Avicenne aurait donc ses méthodes, sa lumière, mais resterait subalterne, quant aux principes, à la révélation. La prière intérieure est, pour Avicenne, une épuration, une élévation de l'âme..."

Par cette intellection, cette science, une béatitude s'étend sur l'âme et l'effusion sainte descend, jusqu'en l'intime de l'âme raisonnable".

Résultat : "La captation de l'influx des sphères célestes et l'intensification de la sympathie qui relie le microcosme au macrocosme"(1). Il faut se garder, en l'occurrence, de sombrer dans l'abstrait ; savoir éliminer, avec tact et doigté, toute subjectivité d'ordre mystique et philosophique susceptible de fausser les jugements, de par leur psychisme incontrôlé ou leur métaphysisme sans mesure ; ce double concept exige donc un double contrôle du positivisme rigoureux du dogme (aussi bien en Chrétienté qu'en Islam) et du rationalisme de la science moderne. Le soufisme ou mystique universelle n'est autre chose qu'une philosophie rationalisée, dans laquelle l'illumination se déverse, selon Ibn Sina, sur l'intelligence du sujet receiteur ou sur son imagination. Rien ne saurait, alors, altérer cette science infuse qui n'émane guère de l'intellect, mais d'un flux divin, C'est en contemplant Dieu dans Sa grandeur, dans Sa surabondante, richesse et dans la générosité de Son essence que l'homme réalise sa véritable nature. Toute la morale de la philosophie mystique ou de l'Ethique soufie se résume dans l'effort soutenu, en vue de la réalisation du véritable soi, dans sa pureté originelle. L'homme doit agir constamment, conscient que "c'est le libre gouvernement divin qui ordonne toute chose pour le bien. Ibn Sina y acquiesce(2) et Carra de Vaux y voit l'un des principaux aspects de la mystique avicennienne(3). Gare au fatalisme mal entendu ; car "le destin ou décret de Dieu prend place dans l'univers de l'enchaînement causal nécessaire(4). Le recours à Dieu, doit être postérieur à l'acte ; n'avoir lieu que lorsque l'initié aura épousé son potentiel causal.

l'incohérence de certaines spéculations de la philosophie doit-elle nous décourager, et limiter le champ de nos investigations ? Le processus discursif dans lequel notre intellect tend à évoluer, pour se faire une idée de la réalité, a été concluant ? Quel rôle l'intuition et le subconscient peuvent-ils jouer dans le soutien de la raison ? Tout ce qui a été fait ou dit avant dans ce domaine, demeure incontrôlable. Néanmoins, un problème considéré jusqu'ici par la science, comme entier, vient de trouver un début de solution, il touche un point essentiel de la connaissance :

l'existence d'un dualisme sujet - objet. d'une unité psychophysique du Monde. L'évolution sensationnelle des sciences physiques, biologiques et psychologiques, durant un demi-siècle, a bouleversé certaines notions traditionnelles et révélé la nécessité d'une révision radicale de certains concepts classiques. L'idée de l'antagonisme de l'Esprit et de la matière est, sinon battue en brêche, du moins fortement ébranlée. La science commence à mettre en évidence l'unité énergétique de l'univers (le temps étant vu comme aspect du mouvement et non de la substance) et la corrélation profonde entre la physique et la biologie d'une part et la psychologie d'autre part.

Avec Hogar Hyden, Egyhsie et Alfred Herrmann - affirme Robert Linssen(5), nous pensons que l'électron est , par excellence, l'intermédiaire et le message servant de lien entre ces deux pôles de l'univers : le physique d'une part et le psychique et le spirituel, d'autre part. On ne saurait assez souligner l'importance du parallélisme existant entre la mémoire des cerveaux électroniques et celle de l'homme, entre les processus de la cybernétique et ceux du cerveau humain : la métamathématique, vers laquelle s'orientent les savants, est la science de demain qui décèle un champ différent du champ habituel des opérations mentales et révélera des dimensions nouvelles basées sur l'idée avancée par le Congrès mondial de physique de Pékin (1966), sur l'existence de formes extrêmement réduites et subtiles de l'énergie ; n'est-ce pas là la preuve de l'existence d'une superstructure psychologique ? L'énergétisme est la théorie philosophique qui fait de "l'énergie spirituelle" (ouvrage d'Henri Bergson, 1919) examine les problèmes de la conscience et de ses rapports avec le corps.

J'ose penser, me référant à Ghazali, connu sous le surnom de (Preuve de l'Islam), que le secret de certaines aberrations réside dans le concept mal fondé qui voit dans l'âme humaine (comme le pense Ibn Sina lui-même), la seule substance spirituelle, source de facultés multiples qui se cristallisent en une seule faculté, la faculté intellectuelle. Or, Ghazali, comme la plupart des soufis, n'admettent guère de différence structurale entre raison, âme, esprit, cœur et autre facultés ou variantes (imaginative, sensitive mémoire, intuition, subconscient etc.). C'est la synthèse de tous ces éléments qu'un certain conceptualisme philosophique a cru identifier à l'intellect (ou raison), considéré seul comme le contrepoids de l'esprit, en tant que suppôt de la foi. Cette conception aberrante avait faussé l'idée directive d'Avicenne dans son (Epître des oiseaux) (Rissalât - et-Taîr) d'Ibn Tofeil (philosophe andalous du XI^e siècle d'

l'ère chrétienne, dans son ouvrage (*Vivant, fils du Vigilant*) (*Hay Ibn-Yaqdhâne*) et celle de Robinson de Crusoé.¹

Les uns et les autres ont cru déceler, dans un conte similaire qu'ils ont élaboré, chacun à sa façon, mais où une trame unique, conçoit un homme qui vit, entièrement isolé, dans une forêt, depuis son bas âge ; et qui put, malgré les dimensions limitées de son intellect, entrevoir la nécessité de l'existence de Dieu. Il s'agit là, en fait, d'un grand ensemble conceptuel équilibré, appelé par Ghazali "subtil divin" qui est à la base de cette sensation phsycho-discursive".

La conception de l'être humain ne saurait cadrer

avec la nature réelle de l'homme que si celui-ci est conçu comme une symbiose, une équation harmonieuse où la matière s'équilibre avec l'esprit, dans une complémentarité intrinsèquement humaine.

(1) Avicenne, *Livre des Directives et remarques*, trad. française de A.M. Goichen, édit. Vin, Paris 1951, p. 130.

(2) Avicenne, *Salut*, édi. Caire, 1938, p. 284.

(3) Avicenne, éd. Alcan, Paris, 1900, p. 278.

(4) Pensée religieuse d'Avicenne, Gardet p. 134.

(5) "Spiritualité de la matière", Ed. Planète, p. 55.